

CONTRIBUTION N° 2026/38

Comment l'accusation d'islamophobie a vidé les études islamiques de toute méthode critique

Publiée le 7 novembre 2026



CONTRIBUTION DE

Jules Gomes

Bibliste, ancien directeur du programme de master de la London School of Theology - chercheur associé au Transatlantic Institute for the Study of Contemporary Ideologies (TISCI)

Illustration : D.R. Portrait : D.R.

Publiée le 7 novembre 2026

Comment l'accusation d'islamophobie a vidé les études islamiques de toute méthode critique

Contribution rédigée par Jules Gomes, bibliste, ancien directeur du programme de master de la London School of Theology

Pourquoi ce que l'université applique à la Bible depuis trois siècles - datation, critique des sources, analyse historique - reste-t-il interdit au Coran ? Jules Gomes, bibliste formé à Cambridge, ancien directeur du programme de master de la London School of Theology et chercheur associé au Transatlantic Institute for the Study of Contemporary Ideologies (TISCI), répond à partir de sa propre expérience : un cours sur l'islam confié à un apologète sans doctorat, des doctorants dissuadés d'aborder la critique textuelle du Coran, un poste perdu parce que le programme était financé par l'Arabie saoudite. Un texte qui éclaire, depuis le monde anglo-saxon, ce que je désigne comme l'islamisation du savoir.

FBB

Tu ne soumettras point l'islam, son Écriture ou son Prophète à l'analyse historico-critique. C'est là le premier et le plus grand commandement.

Et le second lui est semblable : « Le faire est islamophobe. »

Dès le premier mois de mon doctorat à l'université de Cambridge, j'ai appris que la faculté de théologie observait ces deux grands commandements avec rigueur et révérence.

Les doctorants n'avaient aucune obligation d'assister aux cours, mais la curiosité m'attira vers un cours de première année sur le Pentateuque. Le professeur, éminent spécialiste de la Bible hébraïque et chrétien engagé, entreprit sans hésiter de démonter la thèse traditionnelle de la paternité mosaïque. Il traitait le texte comme n'importe quel autre document historique : il le disséquait, le datait, en faisait la critique des sources et le dépouillait de son aura sacrée, avec la rigueur qui est devenue routinière dans les universités et séminaires occidentaux depuis que le prêtre catholique Richard Simon a publié son *Histoire critique du Vieux Testament* en 1685.

L'exégète judéo-espagnol Abraham Ibn Ezra avait déjà murmuré ses doutes sur la paternité mosaïque dès le XII^{e} siècle. Le philosophe juif Baruch Spinoza, baigné dans la froide lumière du rationalisme cartésien, serait plus tard salué, avec Richard Simon, comme le « père de la critique biblique ». Bien que je tienne à l'inerrance de l'Écriture, je n'échangerais pas la liberté académique contre tout l'or d'Ophir. Le feu nourri de la critique historique n'a fait que fortifier ma foi dans la vérité durable et la fiabilité inattaquable de la Bible. Il a ouvert de nouveaux horizons d'interprétation théologique et de passionnantes voies d'exploration historique.

Quand je me suis penché sur les cours de Cambridge consacrés à l'islam, j'ai constaté que le contraste était absolu. Ce qui s'appliquait à la Bible depuis des siècles en toute liberté académique était, dans le cas de l'islam, traité comme un sacrilège. Le chargé de cours de la faculté de théologie était un converti blanc à l'islam. Il n'avait même pas de doctorat. Il comptait peu d'articles évalués par les pairs ou d'ouvrages universitaires à son actif. Il enseignait l'islam avec la ferveur d'un apologète et la déférence d'un catéchiste préparant des enfants à leur première communion.

C'est avec un frisson que j'ai saisi la gravité de la menace pesant sur la liberté académique, une fois seulement que j'eus pris la direction du programme de master de la London School of Theology. Des doctorants venus d'Amérique, d'Australie et de toute l'Europe me confiaient que des universités de tout l'Occident les avaient mis en garde : les directeurs de thèse n'accepteraient pas de projets portant sur des sujets sensibles - au premier chef la critique textuelle du Coran - de peur d'être accusés d'islamophobie. Les maisons d'édition et les revues universitaires ne publieraient que des monographies ou des articles « sûrs » sur l'islam. Après tout, qui veut devenir la cible d'un kamikaze ou d'un djihadiste armé d'un couteau criant « Allah hu Akbar » ?

Des chercheurs reconnaissent la complaisance académique envers l'islam, dictée par la peur de l'islamophobie

Dans le cloître des études coraniques modernes, l'ouvrage novateur de Stephen Shoemaker, *Creating the Qur'an: A Historical Study*, met au jour un vide frappant : il concède que l'ensemble du processus de production du texte est resté « sous-étudié d'un point de vue critique », parce que « la recherche moderne sur le Coran, à quelques exceptions notables près, a été largement gouvernée par les conceptions islamiques traditionnelles du Coran ». Angelika Neuwirth, professeure d'études coraniques à l'Université libre de Berlin, formule un grief plus vif encore, déplorant la soumission de l'université à l'orthodoxie islamique et « l'incapacité des études coraniques à situer le Coran au même niveau que les autres écritures sémitiques ». Wilfred Cantwell Smith, fondateur de l'Institut d'études islamiques de l'université McGill, en porte une part de responsabilité. Il soutenait que toute compréhension valable du Coran exigeait du chercheur qu'il aborde le texte comme le ferait un musulman croyant, en cherchant la compréhension de l'intérieur de la foi plutôt que depuis le point de vue de la critique historique.

L'islamophobie, ce Frankenstein moderne, a brisé ses chaînes et hante désormais nos universités, étouffant la liberté académique et imposant un régime draconien d'autocensure à l'étude de l'islam. Au lieu de garantir des règles égales pour tous, on réserve à l'islam un traitement spécial, on le manie avec des gants. La plupart des spécialistes du Coran s'appuient encore lourdement sur le cadre historique fourni par la tradition islamique postérieure elle-même (sîra, hadith et récits traditionnels de la compilation sous Abû Bakr et 'Uthmân). Le résultat, soutient Shoemaker, est que « l'essentiel de la recherche occidentale sur le Coran sert à réinscrire, plutôt qu'à contester, le récit islamique traditionnel de la formation du Coran ». En tant que bibliste, je soutiendrais que même les travaux de Shoemaker sont méthodologiquement moins offensifs que leurs équivalents sur la Bible.

Cette asymétrie laisse les études islamiques à l'abri des méthodes qui ont transformé l'étude du christianisme et du judaïsme et ouvert la voie à la tolérance libérale. Lorsque l'université traite une religion comme uniquement protégée de l'investigation critique, elle affaiblit le principe d'égalité des normes. Elle sape la confiance dans les universités comme lieu neutre de recherche. Le lifting cosmétique de l'islam par de prétendus spécialistes de l'islam laisse l'Occident moins armé pour comprendre l'offensive de l'hégémonie islamique et y répondre.

L'« islamophobie » est la méthodologie qui gouverne les études islamiques

Lorsque j'enseignais l'islam à l'université Liverpool Hope aux côtés de mon collègue Ron Geaves, brillant chercheur et gentleman, j'ouvrais mon cours par une série de cartes montrant aux étudiants comment les conquêtes islamiques avaient procédé au nettoyage ethnique du christianisme et du zoroastrisme dans des pays entiers. Mon collègue était plus circonspect et privilégiait dans ses cours un discours descriptif plus nuancé. Je garde précieusement son livre *Aspects of Islam*

pour son panorama magistral, quoique prudemment critique, de la théologie et de l'histoire islamiques. Des étudiants musulmans brandissaient parfois la menace de l'« islamophobie », m'accusant de heurter leurs sensibilités religieuses. Je leur répondais que je traitais le christianisme et la Bible exactement comme l'islam et le Coran dans mes cours.

D'autres universitaires et étudiants n'ont pas eu cette chance. « Dans presque aucun cours on ne m'a demandé d'approfondir la tradition sacrée islamique, surtout si cela impliquait de remettre en cause les croyances islamiques », écrit Andrew Bieszad en se remémorant ses années au Hartford Seminary, dans le Connecticut. « J'ai passé beaucoup de temps à étudier l'islam par moi-même, et j'aurais pu simplement me former seul au lieu de passer trois ans à me défendre contre des accusations de sectarisme, d'« islamophobie » et d'ignorance, simplement parce que je refusais de me soumettre intellectuellement à la croyance islamique sans question ni désaccord », observe Bieszad.

Bieszad, titulaire d'un master en études islamiques et relations islamo-chrétiennes de cette institution islamo-correcte, avertit que la situation est pire encore dans les programmes financés par des pays musulmans comme l'Arabie saoudite, « parce que les institutions universitaires refusent d'autoriser la critique de l'islam, de peur de compromettre leurs dotations ».

Après mon doctorat, j'ai été l'un des trois candidats retenus pour diriger le nouveau programme de religions abrahamiques de l'université de Cambridge. Plus tard, deux membres du jury m'ont confié que je n'avais pas obtenu le poste, alors que le jury avait voté presque unanimement en ma faveur. L'Arabie saoudite finançait le programme. Mon exigence de rigueur méthodologique dans l'étude de l'islam aurait été jugée « islamophobe » par les bailleurs.

La déférence dictée par la peur de l'islamophobie conduit à l'« islamisation du savoir »

En juin, le D[r] Florence Bergeaud-Blackler, mon amie et collègue au Transatlantic Institute for the Study of Contemporary Ideologies (TISCI), a remporté une victoire judiciaire contre Iman El Feki, doctorante musulmane de l'université de Strasbourg, qui l'avait poursuivie pour diffamation à propos d'un message sur X dénonçant l'infiltration islamiste des universités françaises. Bergeaud-Blackler est anthropologue et experte de renommée mondiale des Frères musulmans ; elle vit sous protection policière permanente depuis la parution, en 2023, de son livre *Le Frérisme et ses réseaux : l'enquête*.

La présidente de l'université de Strasbourg, Frédérique Berrod, avait assuré El Feki du « soutien de l'institution dans cette affaire ». *Le Journal du Dimanche* a rapporté que l'université avait affecté environ 1 800 euros de fonds publics à l'action en justice d'El Feki, alors même qu'elle n'y était pas éligible.

« Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un cas isolé. L'idéologie frériste s'est progressivement enracinée dans les universités depuis trente ans », a écrit Bergeaud-Blackler sur X. « Elle joue un rôle croissant dans l'orientation des études sur l'islam contemporain et contrôle les comités de rédaction de revues où aucune approche critique n'est admise. » « Cela s'appelle « l'islamisation du savoir », et c'est un projet des Frères musulmans », a-t-elle ajouté.

Le professeur Nasr Hamid Abou Zayd a connu un sort comparable. Universitaire égyptien spécialiste de littérature arabe et d'études islamiques, il appliquait au Coran la critique littéraire, l'analyse du discours et les méthodes historico-contextuelles. Il s'est vu refuser une promotion, a été déclaré apostat par un tribunal égyptien, « divorcé » de force de son épouse, menacé de mort et contraint à l'exil, alors qu'il était un musulman pratiquant qui voyait dans ses méthodes la continuation des courants rationalistes de la tradition islamique.

Mahmoud Mohamed Taha, universitaire soudanais qui plaidait pour inverser la doctrine islamique du naskh (abrogation) en soutenant que les versets mecquois, plus universels et égalitaires, devaient devenir normatifs, a été arrêté, jugé, reconnu coupable d'apostasie, d'hérésie, d'opposition à la loi islamique et de refus de se rétracter. En 1985, il a été pendu publiquement à la prison de Kober, à Khartoum, sous le régime du président Gaafar Nimeiry, qui avait imposé la charia.

Les conséquences de la soumission académique à l'islamophobie sont graves : on propose aux étudiants un traitement aseptisé du Coran et une version révisionniste de l'histoire islamique. La fiabilité historique du hadith reste incontestée ; le traitement des apostats et des minorités, le statut des femmes et l'expansion djihadiste des premiers califats demeurent sous-explorés ou présentés en termes apologétiques. L'étude des mouvements réformistes est exclue.

Les optimistes se demandent souvent si l'islam suivra le même chemin d'investigation critique que le christianisme. L'étude critique des textes, inaugurée par les humanistes de la Renaissance comme Lorenzo Valla, a mis le feu aux poudres de la Réforme. L'œuvre la plus célèbre de Valla, *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio* (vers 1440), démontrait par l'analyse linguistique et historique que la Donation de Constantin - document longtemps invoqué pour justifier le pouvoir temporel des papes - était un faux. Le *De falso* fut imprimé pour la première fois en 1517 (l'année même des 95 thèses de Luther) et circula largement parmi les réformateurs. L'édition critique du Nouveau Testament grec par le prêtre catholique Érasme joua un rôle décisif dans la redécouverte par Martin Luther des doctrines de la sola fide et de la sola gratia. « Érasme a pondu l'œuf que Luther a couvé » : la boutade bien connue résume le lien entre l'érudition humaniste et la Réforme.

Tragiquement, l'Occident assiste au renversement de la Renaissance, de la Réforme et des Lumières dans l'étude universitaire de l'islam. « Je crains qu'à mesure que l'islam orthodoxe s'enracine dans les études

islamiques en Amérique et en Europe, davantage d'institutions finissent par ressembler au Hartford Seminary, jusqu'à ce que leur recherche soit engloutie par la soumission à l'orthodoxie islamique », se lamente Bieszad. « Outre le veto du chahuteur et le veto de l'assassin, il y a le veto du fanatique, et il s'étend par-delà les frontières », avertit Timothy Garton Ash dans son best-seller *Free Speech: Ten Principles for a Connected World*.

Si Ash entrait dans les amphithéâtres des études islamiques, il y rencontrerait un quatrième veto, à sa manière le plus insidieux : le veto du professeur, exercé non par la foule à la porte d'entrée, mais par ceux qui détiennent déjà les clés.[1]

---

[1] Cet article est d'abord paru en anglais, sous le titre « Islamophobia and the Looming Apocalypse for Academic Freedom », sur le site de l'IDI Center : idicenter.org.



L'AUTEUR

Jules Gomes

Bibliste, ancien directeur du programme de master de la London School of Theology - chercheur associé au Transatlantic Institute for the Study of Contemporary Ideologies (TISCI)

Bibliste formé à l'université de Cambridge, Jules Gomes a été directeur du programme de master de la London School of Theology et a enseigné l'islam à l'université Liverpool Hope. Il est chercheur associé au Transatlantic Institute for the Study of Contemporary Ideologies (TISCI).

Les analyses exprimées dans cette contribution n'engagent que leur auteur et ne représentent pas nécessairement la position du CERIF. Le CERIF accueille des contributions d'experts accrédités par son réseau ; il en vérifie la rigueur documentaire, non les conclusions.